

## MIRBEAU, MAUPASSANT ET « L'ENRAGÉ CANCAN DE LA PUBLICITÉ »

Dans une lettre du 15 décembre 1886, Guy de Maupassant, en villégiature à Antibes, remercia son ancien collègue et ami, Octave Mirbeau, de l'envoi du dernier roman de celui-ci, *Le Calvaire*<sup>1</sup>. « *Je trouve fort beau ton roman, le plus vrai qu'on ait jamais écrit sur cet invincible et inexplicable amour* », écrivit-il. « *Il est poignant de réalité animale, de tendresse douloureuse et de fatalité. C'est une fort belle chose* ». Mais dans la conclusion de la lettre de Maupassant perce une note de reproche: « *Je suis très heureux que tu m'aies donné l'occasion de te dire, en artiste, ce que je pensais de ton volume, sans quoi je ne l'aurais pas fait, tant j'ai lieu d'être surpris de tes allures changeantes à mon égard*<sup>2</sup>. »

Nous sommes aujourd'hui bien renseignés sur les rapports qui existaient entre les deux hommes, sur les nuages qui de temps en temps obscurcissaient leurs relations. Ils se connaissaient depuis 1875, et Mirbeau avait été un des invités à la représentation de *À la feuille de rose, maison turque*, la piécette pornographique que Maupassant avait fait jouer devant Flaubert et Tourgueniev cette année-là. En tant que jeunes naturalistes ils avaient tous deux assisté au dîner chez Trapp en avril 1877, et ils avaient chroniqué ensemble à *Gil Blas* et au *Gaulois*. Leurs rapports étaient sans doute superficiels, et dans leur amitié il entraînait sans doute plus de courtoisie que de vraie chaleur<sup>3</sup>. Cette même année 1886, on s'en souvient, il y avait eu déjà quelques petits heurts : notamment quand Mirbeau, dans un article du *Gil Blas* en date du 12 juillet, avait pris vigoureusement la défense de Pierre Loti, en réponse à une chronique de Maupassant<sup>4</sup>, dans le numéro de la semaine précédente. Selon Mirbeau, son confrère avait été un peu injuste à l'égard de l'auteur de *Pêcheur d'Islande*<sup>5</sup>.

Dans son édition de la correspondance de Maupassant, Jacques Suffel, annotant la lettre du 15 décembre [numérotée 432] où Maupassant reproche à Mirbeau ses « *allures changeantes* » à son égard, renvoie le lecteur à une lettre précédente [lettre 420], à laquelle Suffel donne la date 1886, mais sans plus de précisions. Le lecteur devine que Maupassant a été touché au vif, qu'il s'estime avoir été la cible de propos désobligeants de la part de Mirbeau. Qu'on en juge:

10 rue de Montchanin  
[1886]<sup>6</sup>

Mon cher Mirbeau,

*Qu'est-ce qui te prend de m'engueuler ? Peu m'importe au fond d'être engueulé, mais ce qui m'embête c'est d'être suspecté de faire de la réclame pour une chose qui m'ennuie par elle-même plus que tu ne peux croire.*

*J'ai reçu cinq traites signées de mon nom, faites par l'homme que je cherche à faire arrêter par tous les moyens possibles. Et je voudrais bien savoir comment tu t'y prendrais à ma place.*

*Or je sais son nom, son âge, son signalement. J'ai plus de cent témoins qui l'ont vu opérer en le prenant pour moi. – Sans compter que dans beaucoup de villes du midi on est persuadé que le filou, c'est moi.*

*Le parquet connaît cet homme, sa famille, toute sa vie. – Que faut-il de plus ? Il me semble que, étant données les relations que nous avons eues ensemble jusqu'ici, tu aurais pu, au moins, t'assurer de la vérité de la chose avant de formuler ce qui n'était chez toi qu'un soupçon.*

*J'ai le dossier de l'homme à ta disposition avec les preuves !*

*Je regrette que tu attaches si peu de prix à une camaraderie ancienne [...]*

*Je te serre la main*

Guy de Maupassant

Suffel avait sans doute raison de faire le rapprochement entre les deux lettres, car cette sombre histoire d'un personnage qui se faisait passer pour Maupassant, signant des chèques et réglant des notes de restaurant et d'hôtel, est aussi le sujet d'une autre lettre de Maupassant, datée du 6 décembre 1886, et adressée à Périevier, rédacteur en chef du *Figaro*<sup>7</sup>. Maupassant demandait à ce dernier de bien vouloir lui permettre « *une nouvelle réclamation à la justice de ce pays, par la voie du Figaro* », car ses lettres au Procureur de la République de Mâcon, demeuraient « *sans réponse et*

*sans résultat* ». Un certain Mussot, de Philippeville (Algérie), avait, dit-il, « *commis une série de vols sous mon nom* », et apparemment continuait ses exploits à Alger. « *On n'a pas pu ou pas voulu arrêter ce drôle, bien que ses voyages à travers le Midi aient été faciles à suivre* », continuait Maupassant. Visiblement, il trouvait que la plaisanterie avait assez duré, car, bien qu'elle eût, semble-t-il, déjà identifié l'escroc, la justice ne l'avait toujours pas appréhendé.

Mais, pour en revenir à cette «*engueulade*» que Mirbeau aurait adressée à Maupassant [lettre 420], qu'est-ce qui aurait pu la motiver ? Pourquoi Mirbeau accuserait-il Maupassant de vouloir, par la publicité donnée à ces escroqueries sur son nom, se « *faire de la réclame* » ? La réponse, me semble-t-il, se trouve dans une chronique de Mirbeau, parue dans *Le Gaulois* deux ans plus tôt (le 8 décembre 1884), et intitulée justement «*Réclame*». Dans ce morceau, on s'en souvient, Mirbeau se moque d'une nouvelle extravagance du poète Jean Richepin, qui vient de rompre très publiquement avec sa maîtresse, Sarah Bernhardt<sup>8</sup>. Sachant le penchant de l'auteur des *Blasphèmes* pour la publicité<sup>9</sup>, et sa tendance à se bâtir une biographie imaginaire pour épater l'opinion, Mirbeau le soupçonne d'avoir dramatisé toute l'affaire dans le seul but de se rappeler à l'attention du public :

*Ce Richepin, quel malin ! Il fait sa rentrée, ce garçon !* » diront certains. Cela paraissait tout naturel qu'après un silence de quelques jours, un homme de la taille de Richepin nous revînt, non point simplement, mais avec une histoire prodigieuse qui mît autour de son nom quelque chose comme un scandale et de la gloire de cirque, et donnât à son éditeur la chance de vendre quelques éditions de plus.<sup>10</sup>

Mais le cas de Richepin, « *pour être le plus retentissant, n'est pas un cas isolé* », malheureusement : « *c'est le cas de presque tous les écrivains du moment* », affirme le chroniqueur.

*Chacun a son mode de publicité, sa petite agence personnelle, ses trucs pour lesquels sans doute il prend des brevets d'invention ; formidable concurrence aux agences connues et qui payent patente. L'un – comme s'il avait besoin de ces petites réclames périodiques, – tous les huit jours écrit dans les journaux que d'infâmes brigands usurpent son nom pour faire des dupes dans les hôtels de province, les casinos des stations thermales et même les maisons louches. Il y a des détails précis qui sont tout à son avantage ; des anecdotes qui font rêver, des menaces qui donnent une crâne et terrible idée de l'écrivain. On fait appel au Procureur de la République, aux commissaires de police ; on met les juges d'instruction sur les dents, et, en fin de compte, on ne trouve rien. Cela se passe un jour à Grenoble, le lendemain à Lyon, ensuite à Bordeaux. Les quatre-vingt-six départements seront mis, de la sorte, à contribution. Naturellement les journaux locaux s'emparent de la question, la discutent, jettent du 'remarquable, de l'illustre, du génial' à la tête de l'auteur. Il en résulte une recrudescence dans la vente de ses livres, et c'est ce qu'on voulait. L'autre fait apitoyer tous les cœurs sur ses infortunes conjugales. [...].*

Et Mirbeau de conclure : « *Mensonge ou vérité, peu leur importe, pourvu qu'on parle, pourvu qu'on écrive, pourvu que le journal, le matin, aille porter à plus de cent mille lecteurs leur héroïsme ou leur infamie, dansant au plus haut de leur nom, l'enragé cancan de la publicité.* »

À qui Mirbeau pouvait-il bien faire allusion dans cette chronique de décembre 1884 ? Qui, à part Jean Richepin, était visé ? Eh bien, Maupassant le savait bien ... et c'est pour cela qu'il s'en offusque. À notre sens, il est clair que la lettre adressée à Mirbeau – et dont Suffel croyait qu'elle était de fin 1886 – date vraisemblablement de décembre 1884, peu de temps après que Mirbeau eut donné au *Gaulois* sa chronique intitulée justement «*Réclame*». Nous en sommes d'autant plus sûrs que, dans un entrefilet à la première page du *Figaro* du 3 octobre 1884, le rédacteur en chef avait présenté à ses lecteurs – de la part de « *notre collaborateur, M Guy de Maupassant* » – la communication suivante :

*La Guillette (Etretat), le 1er octobre*

*Mon cher rédacteur en chef,*

*Bien qu'il me soit désagréable d'avoir recours à la publicité du journal pour des affaires purement personnelles, je viens vous prier de vouloir bien accueillir ces quelques lignes.*

*Un ou plusieurs escrocs se servent de mon nom pour voyager, laisser dans des hôtels des notes impayées, obtenir du crédit, des faveurs, des places au théâtre et le reste.*

*La chose s'est déjà produite l'an dernier, elle recommence en ce moment.*

*Je viens même de recevoir une réclamation d'un restaurateur de Mâcon qui m'envoie le relevé de mes dépenses, me demande une clef que j'aurais emportée et me promet le secret sur ma conduite.*

*J'ai transmis cette lettre immédiatement au procureur de la République.*

*On me prévient aujourd'hui qu'un de ces gredins opère dans le Midi. Je vais tâcher de mettre la main sur lui ; mais en attendant, je prie instamment toute personne à qui on demanderait quoi que ce fût sous mon nom de me prévenir par un mot.*

*Agrérez, mon cher rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments les plus dévoués*

*Guy de Maupassant*

Les allusions dans «Réclame» (8 décembre 1884) aux « brigands » qui « usurpent son nom », aux « hôtels de provinc e », aux « maisons louches ... et le reste » – s'agissant de Maupassant, Mirbeau, malveillant, croit pouvoir broder un peu ! –, l'appel au procureur de la République, tout y indique que c'est Maupassant qui est visé. Mirbeau de toute évidence se rappelle ici l'entrefilet qu'il avait lu dans *Le Figaro* du 3 octobre, et se sert de l'exemple des déboires récents de Maupassant pour étoffer une chronique consacrée principalement à un éreintement en règle de Jean Richepin. Selon lui, le comportement cynique de Maupassant et la « folie » de Richepin ne sont pas autre chose que de basses manœuvres par des auteurs en mal de lecteurs et qui espèrent ainsi se faire un peu de « réclame ».

Certes, Mirbeau n'avait pas entièrement tort de soupçonner les hommes de lettres en général de recourir à toutes sortes de stratagèmes pour augmenter les ventes de leurs ouvrages. Mais dans ce cas précis, il est clair que Maupassant, le « notable commerçant » qui, comme on sait, suivait de près la commercialisation de ses livres et n'avait pas peur de houspiller ses éditeurs quand il estimait qu'ils manquaient de dynamisme<sup>11</sup>, commençait à se dire que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. On comprend donc qu'il n'appréciait que modérément que Mirbeau utilisât les colonnes du *Gaulois* pour l'accuser – même sans le nommer – d'avoir voulu, en exposant par voie de presse ses déboires, promouvoir les ventes de ses livres.

Adrien C. RITCHIE  
Université du Pays de Galles,  
Bangor (G-B)

NOTES

1 . *Le Calvaire*, publié chez Ollendorff en novembre 1886, est sans doute le reflet de la liaison torride de Mirbeau et de Judith. «*J'avais lu Le Calvaire avant d'avoir reçu l'exemplaire que tu m'as envoyé et qui ne m'arrive que ce matin, car je suis depuis trois mois à Antibes et on ne me renvoie pas très exactement les livres qui vont d'abord à mon domicile de Paris*», lui explique Maupassant en préambule. Sur l'accueil mitigé de la critique, malgré l'incontestable succès de librairie du *Calvaire*, voir Pierre Michel et J.-F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, pp. 291-2.

2 Lettre 432, du 15 décembre 1886. *Guy de Maupassant. Correspondance*, édition établie par Jacques Suffel, Genève, Edito-Service, 1973, t. 2 1881-1887.

3 Dans «*À propos de Manon Lescaut*» (*La France*, 30 octobre 1885) il avait mentionné la «*préface charmante*» exécutée par Maupassant «*où il est tracé d'une main fine un portrait artiste et très spirituel de Manon*». Si des amis comme Richepin, Hervieu, Rodin, Bourget, Grosclaude adhèrent d'emblée quand Mirbeau fonda sa société des Bons Cosaques en 1886, Maupassant, lui, ne fut pas du premier contingent. Avec Mallarmé, Heredia et d'autres, il ne les rejoignit que plus tard.

4 «*L'amour dans les livres et dans la vie*» (6 juillet 1886).

5 Mirbeau annonce la couleur d'emblée: «*C'est une bonne fortune pour nous chaque fois que notre collaborateur et ami [...] veut bien exprimer ses opinions – toujours si désintéressées et indépendantes – sur la littérature de son temps*» («*Pierre Loti*»). Et il enfonce le clou, dans une lettre du 5 août à son ami Paul Hervieu: «*Si cela peut vous intéresser, je vous dirai qu'il m'est venu de nombreux compliments à propos de l'article sur le Jeune Maître. J'ai reçu plus de trente lettres de jeunes littérateurs qui me remercient d'avoir osé toucher à ce Bouddha sacré. Au Gil Blas tout le monde était heureux.*» Et Mirbeau de se moquer du snobisme du «*Jeune Maître*», parti en Angleterre, et qui avait annoncé ostensiblement à tous les gens qu'il rencontrait qu'il allait «*chez un Rothschild de Londres*». Voir *Correspondance générale*, t. I, 1862-1888, éd. Pierre Michel, L'Age d'Homme, 2003. Sur cette brouille, voir aussi G. Delaisement, *Guy de Maupassant, le témoin, l'homme, le critique*, CRDP de l'Académie d'Orléans-Tours, 1983, t. 2, p. 148.

6 Maupassant avait la fâcheuse habitude dans sa correspondance d'omettre très souvent la date, et quelquefois aussi l'année. L'éditeur de sa correspondance donc est souvent réduit à des conjectures quant à la datation précise de ses lettres.

7 Lettre 431, portant la date [provisoire] du 6 décembre 1886 dans l'édition Suffel de la Correspondance.

8 La sortie en librairie des *Blasphèmes* en mai 1884 avait valu à Richepin un nouveau succès de scandale. Mais *Nana Sahib* (1883), pièce dans laquelle il avait lui-même tenu un (petit) rôle à côté de Sarah Bernhardt, avait été un four, et fut retiré de la scène en janvier 1884. Son *Macbeth*, avec Bernhardt et Jean Marais (25 mai 1884), tint l'affiche pendant un mois seulement. La liaison de Richepin et Bernhardt ne survécut pas à ces déceptions, et Mirbeau consacra une chronique à leurs déconvenues («*La fin d'une apothéose*», *Le Gaulois*, 29 septembre 1884). Et le mois d'après, il tira la leçon du «*triste abandon de l'une et la liberté retrouvée de l'autre*» dans «*Jouets de Paris*» (*Le Gaulois*, 27 octobre): «*M. Richepin est revenu à la raison, au calme de la vie, à la vérité des affections bénies*», ironisa le chroniqueur. «*Il va oublier, et faire oublier [...] ses outrances et ses folies dans les joies retrouvées du ménage*».

9 «*Cet Africain besogneux et hâbleur [...] aurait vendu sa mère à la criée, au carreau des Halles, pour attraper un peu de publicité*», écrit Léon Bloy en 1886 dans *Le Désespéré*, où il présente Richepin sous les traits d'Hamilcar Lécuyer.

10 Le 3 octobre, la Bernhardt quitta Paris pour sa villa à Sainte-Adresse, où, selon Noël et Stoullig (*Les Annales du théâtre et de la musique*, 1885, p 203), elle «*gémissait, comme autrefois Calypso sur son rocher, en maudissant l'ingratitude des hommes en général et celle des auteurs en particulier*». Le bruit courait que Richepin avait sombré dans la folie, était entré dans une maison de santé en Auvergne, ou serait même parti en Algérie, demander asile dans un couvent de Trappistes à Staoueli. «*Est-ce vrai ? Voici ce qui nous arrive d'Algérie : M. Jean Richepin serait fou!*», lisait-on dans *Le Gaulois* dans la rubrique des Échos (5 décembre). Sur «*cette folie soudaine*» de Richepin, voir aussi la chronique «*Jouets de Paris*», où Mirbeau se moque de «*la mise en scène très ingénieuse*» imaginée par le poète mythomane : «*des trappistes refusant d'ouvrir la porte de leur cloître à l'auteur des Blasphèmes, la malheureuse épouse partant à la poursuite du désespéré, et celui-ci, la saleté sur le corps et la révolte dans l'âme, s'enfonçant dans le désert*». Voir aussi H. Sutton, *The Life and Works of Jean Richepin*, Genève, Droz, 1961.

11 Dans une lettre du 24 novembre 1884, Maupassant se plaignait à son éditeur Havard du «*mauvais vouloir des libraires*». Il avait constaté, au cours d'un voyage dans le Midi, que les libraires de Cannes, de Nice et d'ailleurs offraient force exemplaires des *Sœurs Rondoli*, son dernier recueil de contes, paru quelques mois plus tôt chez Ollendorff, mais manquaient d'exemplaires d'*Yvette*, le recueil qui venait de sortir chez Havard. Une manière comme une autre d'encourager son éditeur à être plus entreprenant, sans doute !